vieux. Mes forces déclinent. Je puis d'un jour à l'autre vous manquer à tous les deux. Voulez-vous donc qu'il soit orphelin, ce pauvre bien-aimé ? Ah ! le sort d'un enfant privé des caresses de sa mère est trop à plaindre, Clémence songez-y. Soyez raisonnable, et dormez, je le veux. Si vous poussiez un soupir, je l'entendrais et vous me verriez encore accourir. N'ayez donc aucune inquiétude. Demain, si vous le voulez nous causerons de tout cela, à mon retour de la chasse. Car je compte sortir de bonne heure. Je vous en avertis pour que vous ne soyez pas inquiète, si je me fais attendre. Vous allez dormir, n'est-ce pas ? Vous me le promettez ?

— Oh ! je suis bien misérable ! pensait Clémence muette d'étonnement.

— Bonsoir, dit le général en l'embrassant au front, et soyez sage.

Ensuite il alla vers le lit de Georges, entrouvrit les rideaux, regarda longuement l'enfant endormi et l'embrassa silencieusement. Puis il sortit. Clémence porta la main à son front et la retira toute humide. C'était la première et la dernière larme de son mari !

Rentré dans son cabinet, le général se jeta dans un fauteuil, et les sanglots d'un amer désespoir déchirèrent sa poitrine en feu.

— Le sacrifice est accompli ! s'écria-t-il. tout est fini ! Oh ! mon Dieu, vous qui savez ce que j'ai souffert pendant cette heure d'agonie, pardonnez-lui mon martyre. Comme ils s'aiment ! comme ils s'aiment ! Et moi je suis là, barrière infranchissable entre l'amour qui les dévore, et je vais les tuer tous les deux ! Car il veut mourir, cet homme, il l'a dit, et Clémence l'a bien compris ! elle le suivra dans la tombe ! Fatalité ! . . . Voyons, Georges, du courage ! il s'agit de se conduire en homme de cœur, et de descendre, sans frémir, dans ce précipice ouvert sous les pas, dans ce précipice qui doit nous engloutir tous ! Dieu merci, j'ai eu la force d'accomplir mon devoir, moi aussi et quoi qu'il arrive elle ignorera que je savais tout ! Pourvu que j'aie réussi ! pourvu qu'elle ait ajouté foi à mes paroles ! que j'aie détruit l'impression produite par les aveux du comte ! Comment tout cela finira-t-il ?

En parlant ainsi, le général se leva et se mit à parcourir la chambre avec agitation.

Tout à coup ses yeux se tournèrent vers son bureau.

Il aperçut la lettre que Jean y avait fidèlement déposée.

Le général l'ouvrit et sa surprise passa toutes les bornes.

Il se rendit sur-le-champ au pavillon.

— Qui t'a remis cette lettre ? demanda-t-il à Jean, qui n'était pas encore couché.

— M. le comte, répondit Jean.

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— Et tu étais chargé de me l'apporter immédiatement ?

— Oh ! non pas général. M. le comte m'avait dit de vous la remettre que demain, à votre retour, dans la matinée ; mais comme je vous croyais couché, je suis allé la déposer tout de suite sur votre bureau, pour que vous la trouviez demain. Ai-je eu tort, mon général ?

— Non, tu as bien fait.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? se demanda Jean, quand le général fut rentré. Qu'est-ce qu'ils ont, je vous le demande ?

— C'est mon arrêt de mort, murmura le général, qu'il vient de me signifier, en m'écrivant cette lettre. Il n'y aura pas d'appel. Oh ! mon enfant ! mon pauvre enfant ! je ne te verrai donc plus ! . . . Allons, c'est décidé. Plus de faiblesse. J'ai juré à son père de la rendre heureuse, et non de la tuer. S'il meurt, elle mourra. C'est à moi de les sauver du désespoir, et de prendre leur place dans la tombe. Un jour plus tôt, un jour plus tard, j'en suis si prêt que cela ne vaut pas la peine d'hésiter. Ne suis-je pas accoutumé à regarder la mort en face, moi qui l'ai vue, sans peur, me menacer dans vingt batailles ? Ah ! c'est qu'alors j'avais le cœur libre, et Georges n'existait pas ! . . . Il lui donne sa fortune ! moi, je lui donne mon sang et ma vie ! Je suis son père ! . . . Et ce qu'il y a d'horrible dans cette pensée, que demain, dans quelques heures, je ne serai plus qu'un cadavre froid et immobile, c'est que je les aime tous les deux, de toutes les forces de mon âme ! Lui aussi ! Lui aussi ! Eh ! bien, si je les aime, il faut le leur prouver ! Allons, vieillard, place à la jeunesse ! place à l'amour ! Vas cacher dans le froid du sépulchre la caducité morose de tes cheveux blancs, déplaisants aux caresses d'une femme ! Tu n'es plus bon à rien, vieillard. Quitte cette terre puisque ta mort est nécessaire. Ils auraient pu me flétrir,